



**HAL**  
open science

## Silence et mémoire des constructions urbaines erfurtoises, à partir de quelques sources tardo-médiévales.

Morwenna Coquelin

► **To cite this version:**

Morwenna Coquelin. Silence et mémoire des constructions urbaines erfurtoises, à partir de quelques sources tardo-médiévales.. La ville est à nous! Aménagement urbain et mobilisations sociales depuis le Moyen Âge., 2018. halshs-01846071

**HAL Id: halshs-01846071**

**<https://shs.hal.science/halshs-01846071>**

Submitted on 4 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Silence et mémoire des constructions urbaines erfurtoises, à partir de quelques sources tardo-médiévales.

### Notice bibliographique

Ancienne élève de l'ENS (Lyon LSH), agrégée d'histoire, docteur en histoire. Actuellement professeure d'histoire-géographie Abibac au lycée Maurice Ravel de Paris.

Deux articles sur la construction d'une image urbaine par l'écriture et la mémoire ont été publiés dans *Les Cahiers du CRHQ*, 4, 2013 ([http://www.crhq.cnrs.fr/cahiers/page-cahier.php?id\\_num=9](http://www.crhq.cnrs.fr/cahiers/page-cahier.php?id_num=9)) et dans I. Draelants et Chr. Balouzat-Loubet, *La formule au Moyen Âge II*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 35-60.

### Résumé

Cet article se propose d'observer la mémoire de l'urbanisme à Erfurt à partir de la *Cyriaxsburg*, dont la construction fut porteuse d'enjeux identitaires liés à l'affirmation d'un pouvoir militaire urbain et d'un gouvernement face aux pouvoirs concurrents, et qui devint ensuite un enjeu mémoriel de longue durée. La contestation de l'aménagement passa par l'écriture et la mise en forme de la ville. La reconstruction de l'espace et du temps par les chroniqueurs, au-delà de l'alignement des faits, ouvrit une pluralité de mémoires selon le contexte et l'individu ou le groupe qui prit la plume. L'aménagement lui-même tendit à disparaître, à n'être plus qu'un souvenir-écran permettant l'expression d'autres enjeux.

### Summary

This article aims to analyse the urbanistic memory in Erfurt with the case of the *Cyriaxsburg*. At stake was not only a military project, but also the identity of the city as a military power and as a government among other political powers. The controversial project became a central object in the memory of the city. The means of this contesting was mostly the writing of the city. The chroniclers built space and time through their texts, beyond the plane registration of the facts; they produced different memories of the city, depending on the context and on the person or the group who was writing. The project itself then tended to disappear and be just a layout to project other issues.

Alors que l'une des rares images d'Erfurt pour la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne la représente en chantier<sup>1</sup>, les chroniques produites en ville évacuèrent longtemps toute évolution de l'aspect urbain, se contentant de mentions ponctuelles et ciblées dont le rôle était avant tout de montrer des embellissements et modernisations à porter au crédit d'une ville toujours plus belle et riche. Le choix des aménagements présentés variait : Hartung Cammermeister († 1467), ancien bourgmestre, écrivit la mémoire des actions du

---

<sup>1</sup> Ursula Braasch-Schwersmann et Axel Halle (dir.), *Wigand Gerstenberg von Frankenberg. Die Bilder aus seinen Chroniken*, Marbourg, Hessisches Landesamt für geschichtliche Landeskunde, 2007, planche 8.

Conseil et de son bon gouvernement, citant les travaux liés à l'enceinte urbaine, le pavage de places ou rues, l'empierrement de ponts, le contrôle du fleuve ou l'embellissement de l'Hôtel de ville<sup>2</sup>. Les moines bénédictins de Saint-Pierre d'Erfurt, au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, écrivirent la mémoire de l'Église et de ses institutions, s'intéressant à la réfection ou à l'embellissement des églises, à la création d'autels et de chapelles, à la fonte de nouvelles cloches<sup>3</sup>.

Mais tous les chroniqueurs relataient l'amélioration de ce qui existait déjà et présentaient une ville largement immuable, construite autour de grands pôles religieux ou civiques et quadrillée par les limites des paroisses et des quartiers. Le récit des aménagements urbains était celui d'une mise en ordre politique et religieuse de la ville qui, dépourvue dans les textes d'axes de communication, n'était pas écrite comme un espace de circulations. La pratique quotidienne spatiale des habitants était évacuée, ce qui explique aussi que ces derniers n'apparaissent pas : la ville était immobile, le peuple silencieux. L'Erfurt écrite était déserte, théâtre magnifique où s'exprimait un pouvoir, temporel ou spirituel, sur une scène toujours plus belle mais sans public – ou plutôt avec un public présent par intermittence et toujours pour admirer en silence une belle cérémonie, une belle messe ou une belle procession. Ces projets mémoriels jouaient du silence plus que de la contestation, les évolutions de la ville se faisant sans lien avec des habitants effacés : la ville était sans heurts car dépeuplée.

La mémoire des habitants reste alors largement inconnue et non transmise, ni par la fixation écrite de la mémoire ni par l'enregistrement d'action menées en réaction, positive ou négative, aux changements dans la topographie urbaine, ce qui rend les quelques témoignages existant à partir de la fin du XV<sup>e</sup> siècle d'autant plus précieux, même s'ils révèlent moins les pratiques des habitants et l'appropriation des espaces que l'utilisation des programmes architecturaux du Conseil comme base d'une expression politique. Le point d'inflexion dans cette écriture des aménagements urbains est l'enregistrement d'un projet militaire, la transformation du monastère féminin de Saint-Cyriaque en forteresse, qui apparaît d'abord dans deux chroniques tardo-médiévales : celles du chanoine Conrad Stolle († vers 1505) qui exprimait dans sa chronique une grande affection pour sa ville et les habitants de celle-ci<sup>4</sup>, et celle du bénédictin Nikolaus von Siegen († 1495), défenseur des droits de l'Église en général, et

---

<sup>2</sup> Hartung Cammermeister, *Die Chronik Hartung Cammermeisters*, Robert Reiche (éd.), Halle, Hendel (Geschichtsquellen der Provinz Sachsen und angrenzender Gebiete, t. 35), 1896.

<sup>3</sup> Oswald Holder-Egger (éd.), *Monumenta Erphesfurtensia : saec. XII. XIII. XIV.*, Hanovre, Hahn (Monumenta Germaniae historica, Scriptores, 7), 1899.

<sup>4</sup> Conrad Stolle, *Memoriale-thüringisch-erfurtische Chronik*, Richard Thiele (éd.), Halle, Hendel, 1900 [désormais Chronique Stolle].

de ceux du seigneur archevêque en particulier<sup>5</sup>. L'aménagement ressurgit ensuite dans un groupe de manuscrits produits à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et diffusés à Erfurt et dans les environs : c'est là la particularité de cette réaction à un événement urbanistique, contestation qui fut faible sur le moment et bien plus forte cinquante ans plus tard.

L'article se propose donc d'analyser les modalités de l'enregistrement écrit de cet aménagement et les pratiques textuelles comme réaction à des décisions urbanistiques. L'écriture de l'événement fut autant sa construction en tant que tel que la construction d'une mémoire et la construction d'un espace urbain. Ce fut autre chose aussi sans doute : la contestation retardée, cinquante ans après les travaux, ne pouvait porter les mêmes enjeux et les mêmes revendications que celle qui fut contemporaine des travaux, et la réaction à la transformation de la ville alla bien au-delà de l'urbanisme. Il s'agira donc d'observer les modalités de l'écriture et de l'enregistrement d'un fait, les formes de la contestation, pour d'une part saisir moins les enjeux de l'aménagement que ceux des critiques, et d'autre part comprendre les motivations de l'écriture.

Je commencerai par présenter brièvement l'aménagement, avant de le resituer dans la chronistique erfurtoise de son temps, puis dans les textes produits plusieurs décennies plus tard.

## 1- Un couvent déménage

L'affaire Saint-Cyriaque est fort simple : depuis le XII<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, un couvent bénédictin était installé sur une éminence d'environ 50m au sud-ouest de la ville, couvent dédié à Cyriaque et qui avait donné son nom à la colline (*Cyriaksberg*). Les vingt-quatre bénédictines du couvent et leur abbesse étaient installées dans un ensemble composé des bâtiments où vivaient les religieuses, d'une église, des dépendances (notamment une brasserie, des bains et une boulangerie) ; le monastère abritait aussi un prieur, un chapelain et un écolâtre, ainsi que des invités de passage.

La *Cyriaksberg* était la plus haute colline à proximité d'Erfurt, atteignant 16 mètres de plus que la *Petersberg*, site originel de la ville où se trouvait le monastère bénédictin dédié à saint Pierre. Cela rendait les nonnes difficiles à protéger ; pis encore, les ennemis de la ville pouvaient investir le couvent et de là tirer sur la ville depuis une position avantageuse. Le site est

---

<sup>5</sup> Nikolaus von Siegen, *Chronicon Ecclesiasticum Nicolai de Siegen*, Franz Xavier Wegele (éd.), Iéna, Frommann, 1855 [désormais Chronique Siegen]. La ville était comprise dans les territoires de l'archevêque de Mayence.

<sup>6</sup> Willibald Gutsche, « Die Geschichte der Cyriaksburg », *Aus der Vergangenheit der Stadt Erfurt*, II-3, t. 1, 1955, p. 51-62, ici p. 51-52.

l'un des meilleurs points stratégiques de la ville, qui avait eu à en souffrir au XIV<sup>e</sup> siècle lors d'un conflit avec les Wettin dont l'un des frères était alors archevêque de Mayence : les assiégeants de la ville s'étaient emparés du couvent<sup>7</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les Erfurtois avaient déjà érigé, pour se garder de ce danger, deux tours hautes de trois étages et intégrées à la muraille de la ville.

Une centaine d'années plus tard, et de nouveau dans un moment de tension entre la ville, et les ducs de Saxe et l'archevêque, le Conseil estima que le danger était trop grand pour que la colline Saint-Cyriaque restât le domaine non fortifié d'un groupe de nonnes. Le Conseil bénéficiait de surcroît d'un rapport de force plus favorable vis-à-vis de l'archevêque. Le déménagement des nonnes fut décidé ; elles devaient rejoindre de nouveaux bâtiments en ville et, en attendant que ces bâtiments fussent construits, elles devaient être hébergées par une autre communauté :

*Item* ceux d'Erfurt se tournèrent vers Rome et demandèrent la permission de démanteler le couvent Saint-Cyriaque près de la Porte de Brühl, et d'en faire une forteresse, et ils demandèrent aussi à l'empereur la permission : il leur donna la colline, pour qu'ils pussent en faire une forteresse. Ils l'eurent bientôt fait, et cela fâcha fort les princes de Misnie [les ducs de Saxe] et l'évêque [l'archevêque de Mayence], mais ils n'y purent rien

et ils [les conseillers] ont fait transformer la colline en une forteresse, car elle aurait été très dangereuse pour la ville en cas de danger et rupture de la paix, ils ont construit là pour protéger la ville, comme ils en avaient été conseillés par de nombreux gens de guerre aguerris<sup>8</sup>.

Les Erfurtois obtinrent en effet en 1478, après négociations et envoi de leur syndic Henning Goede, docteur en droit, à la Curie, l'autorisation pontificale nécessaire<sup>9</sup>. L'autorisation par l'empereur de construire une forteresse suivit en 1480<sup>10</sup>. Le texte impérial prévoyait une forte amende de cinquante marcs d'argent de bon aloi pour qui s'opposerait au projet. Le couvent fut rasé en 1481, et les sœurs s'installèrent à l'Hôpital, à l'intérieur de l'enceinte urbaine, le temps que leur nouveau monastère fût achevé - en 1482<sup>11</sup>. La forteresse, elle, demanda environ 25 ans de travaux ; elle fut ensuite achevée totalement avec la construction des deux tours prévues en 1528, et le creusement d'un puits en 1530<sup>12</sup>. Voilà pour les aménagements réalisés.

---

<sup>7</sup> Chronique Stolle, p. 211, chapitre 168.

<sup>8</sup> Chronique Stolle, p. 398-399 et p. 408. Toutes les traductions sont de l'auteur.

<sup>9</sup> Stadtarchiv Erfurt [désormais StAE] 0-1/VII-66.

<sup>10</sup> StAE 0-0/A-7-76. Les deux autorisations furent soigneusement indiquées dans les inventaires réalisés dans les années 1480 et 1590 : LHASA Magdebourg, Rep. Cop. 1373a et StAE 1-1/Ia-44.

<sup>11</sup> Carl Beyer, « Zur Geschichte der Hospitäler und des Armenwesens in Erfurt », *Mitteilungen des Vereins für Geschichte und Altertumskunde von Erfurt* [désormais *MVGAE*], 19, 1898, p. 127-175, ici p. 156.

<sup>12</sup> Willibald Gutsche, « Die Geschichte der Cyriaksburg », art. cité, p. 54.

## 2 – Sur le moment : un objet sans contestation collective

Peu de réactions contemporaines nous sont parvenues. Les archives juridiques de la ville renferment des affaires de vol, de contrefaçon et de meurtre, mais pas de contestation directe de l'autorité et des décisions du Conseil. Par ailleurs, les volumes correspondants aux années 1478-1482, années des négociations et des premiers travaux, ne nous sont pas parvenus<sup>13</sup>.

Les chroniques de l'époque, elles, évoquent l'affaire sans neutralité ; mais elles sont peu nombreuses. « L'affaire Saint-Cyriaque »<sup>14</sup> y occupe cependant une place particulière qui est remarquable lorsque l'on considère la chronistique erfurtoise médiévale dans son ensemble.

Tout d'abord, c'est l'un des rares événements qui fasse l'objet de plusieurs mentions. Il ne s'agit pas simplement de mentions d'un même lieu cité pour ses différentes transformations au cours des âges – ce qui est le cas pour d'autres bâtiments. Les chroniqueurs contemporains de l'événement y reviennent en effet à plusieurs reprises dans leur texte, toujours à propos du déménagement des nonnes et des implications architecturales, mais aussi financières, spirituelles et politiques. L'affaire Saint-Cyriaque retint donc bien l'attention des chroniqueurs, quand bien même ils ne lui donnèrent pas de nom.

En effet, on n'a pas d'autres exemples de réaction face aux transformations du visage de la ville : les sources, avant ou après 1480, ne donnent qu'une image très partielle des changements effectués, et elles occultent presque toujours les effets que ces changements pouvaient avoir sur les populations. Au contraire, les chroniqueurs accordèrent tous une place importante à la transformation du monastère. C'est le premier projet urbanistique qui suscita cet intérêt, et c'est le seul dans les chroniques. Même Conrad Stolle, qui s'intéressait beaucoup plus que les autres à tous les aménagements, durables ou provisoires, qui étaient réalisés, accorda à Saint-Cyriaque une place particulière : c'est le seul aménagement dont il parle à plusieurs reprises dans sa chronique. Par ailleurs, Saint-Cyriaque devint aussi pour lui un point de repère dans la topographie urbaine, marquant un point d'entrée dans la ville.

Deuxième rupture, ces mentions ne sont pas neutres et pour une fois le chroniqueur ne se contentait pas d'enregistrer une construction ou une destruction, ni de décrire un beau spectacle. La mémoire de l'affaire était l'occasion d'une prise de position explicite et était véritablement une réaction et non un simple enregistrement. Toutefois cette réaction ne fut pas, d'abord, une mobilisation collective, mais une prise de partie individuelle.

---

<sup>13</sup> StAE 1-1/XXI/7-21, *Sachbuch* 1424-1437 ; 1-1/XXI/7-22, *Stadtbuch* 1482-1492 ; 1-1/XXI/7-23, *Urteilsbuch* 1483-1513 ; 1-1/XXI/8-1, *Criminalbuch* 1487.

<sup>14</sup> L'expression est de l'auteure, non des sources.

### *Déménager des nonnes : nécessité du bon gouvernement ou vanité criminelle ?*

Ces réactions sont lisibles chez deux des trois chroniqueurs erfurtois de la fin du Moyen Age, Nikolaus von Siegen et Conrad Stolle, qui avaient eux-mêmes vécu l'événement<sup>15</sup>. Leurs argumentaires étaient diamétralement opposés. Là où Conrad Stolle copiait le placard adressé par le Conseil de ville à son archevêque, où l'on louait la prévoyance du Conseil et son souci de protéger les habitants<sup>16</sup>, où l'on soulignait que la décision avait été bien informée<sup>17</sup>, et où l'on rappelait que la décision était parfaitement légale et juste puisqu'approuvée par l'empereur et le pape<sup>18</sup>, Nikolaus von Siegen, au contraire, soulignait le mauvais gouvernement d'un Conseil en rébellion contre son seigneur<sup>19</sup>. Double crime, du sujet contre son seigneur et des conseillers laïques contre un monastère<sup>20</sup> et contre leur archevêque, qui explique la condamnation virulente de Nikolaus von Siegen :

O vanité ! [...] O Erfurtois, installés dans des difficultés à venir ! Quand la route est rendu ainsi incertaine par les seigneurs d'Erfurt, les bois, le charbon et les autres choses pour les pauvres, le sel et les céréales ne sont pas importés ; alors les Erfurtois ne peuvent longtemps subsister avec peine. O Erfurtois ! [...] Que ces choses arrivent : c'est nécessaire pour que les orgueilleux soient humiliés. Et moi frère Nicolas, je ne sais pas, Dieu seul en vérité forge ce qui est juste<sup>21</sup>.

De son côté, Conrad Stolle soulignait le soin que le Conseil prit des nonnes :

En 1482 de l'Incarnation, le mardi après le jour consacré à Notre-Dame avant Noël, à savoir le jour de la Conception de Marie [10 décembre 1482], le Conseil d'Erfurt fit transporter dans six voitures les nonnes de la colline Saint-Cyriaque dans le nouveau couvent près de Saint-André dans la ville d'Erfurt, et elles chantèrent pour la première fois une belle messe en l'église de Saint-André<sup>22</sup>.

---

<sup>15</sup> Le troisième chroniqueur de l'époque, Johann Werlich, Maître en droit de l'Université d'Erfurt, ne mentionne pas la forteresse. Richard Thiele (éd.), *Erphurdianus Antiquitatum Variloquus Incerti Auctoris*, Halle, Hendel, 1906.

<sup>16</sup> « car il ne leur convenait pas que les bourgeois ou la commune soient en danger » ; « ils ont construit là pour protéger la ville » ; « et [cela ne se fit] pas au détriment des églises ou collégiales », Chronique Stolle, p. 400-401 et p. 408. Le placard fut adressé par le Conseil à travers tout l'Empire. En le copiant, Conrad Stolle prenait ici le parti des conseillers face à Diether qui réaffirmait, au contraire, les droits de l'archevêque de Mayence sur sa ville. Carl Beyer (éd.), « Der erste Anschlag des Rates zu Erfurt gegen den Erzbischof Diether von Mainz im Jahre 1480 », *MVGAE*, 14, 1890, p. 209-224.

<sup>17</sup> « comme ils en avaient été conseillés par de nombreux gens de guerre aguerris », Chronique Stolle, p. 400-401.

<sup>18</sup> « avec l'accord, la bonne volonté et la connaissance du pape et de l'empereur, et selon leurs bulles et leurs actes », *ibid.*

<sup>19</sup> « contre la volonté, mais bien au contraire à la grande confusion, du seigneur de Mayence » ; « rebelles erfurtois » ; « le nonce apostolique vint auprès des Erfurtois, auxquels il fut fermement demandé que les Erfurtois obéissent à leur pasteur et seigneur de Mayence et dussent lui être sujets », Chronique Siegen, p. 465-466.

<sup>20</sup> « Item ce saint monastère hors les murs d'Erfurt et près de la ville sur le mont Saint-Cyriaque devait être détruit et profané », *ibid.*

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 465 et 471.

<sup>22</sup> Chronique Stolle, p. 434.

Le Conseil ne se comportait pas en mauvais chrétien, mais montrait au contraire son respect pour les religieuses : la mention d'une « belle messe », c'est-à-dire aussi une messe coûteuse où furent brûlés de nombreux cierges, était la preuve de la piété consulaire et de ce que les nonnes n'avaient pas été éprouvées par les travaux.

Enfin, alors que Conrad Stolle insistait sur l'utilité protectrice de la forteresse, le bénédictin déplorait au contraire son inutilité et le coût de sa construction :

Et que cela soit considéré avec zèle et retenu dans la mémoire de l'esprit, que les Erfurtois n'eurent que peu d'utilité, si ce n'est aucune, de ce monastère (je parle bien sûr de Saint Cyriaque), comme il est patent dans ce qui suit [...] il s'ensuivit qu'ils [les Erfurtois] durent donner aux princes, c'est-à-dire aux frères Albert et Ernest [de Saxe], plus de 200 000 florins ; à l'archevêque et au chapitre de Mayence plus de 40 000 florins, bien plus que ce qu'ils avaient exposé à la Curie romaine en présence du pape et des notaires [pour obtenir l'autorisation de déplacer les nonnes]<sup>23</sup>.

Les deux hommes replaçaient ainsi la construction dans une histoire plus large, celle des relations d'Erfurt avec son seigneur, l'archevêque de Mayence, et avec ses puissants voisins les Wettin. Erfurt en effet était une ville territoriale, non libre, mais dont la richesse, liée à l'acquisition d'un territoire propre très vaste<sup>24</sup> où l'on cultivait la guède<sup>25</sup>, avait permis l'achat de privilèges et libertés qui en faisaient une ville autonome, jouissant par ailleurs d'un confortable éloignement par rapport à son seigneur<sup>26</sup>. Mais les archevêques Diether d'Isenbourg (1475-1482) et Adalbert de Saxe (1482-1484) n'étaient plus aussi disposés que leurs prédécesseurs à laisser à leur ville autant de droits régaliens que par le passé et ils entreprirent de réaffirmer l'emprise seigneuriale sur la ville<sup>27</sup>.

Or, en déplaçant un couvent pour en faire une forteresse, les conseillers d'Erfurt non seulement organisaient l'espace urbain et l'espace immédiatement hors les murs, mais encore se comportaient en dépositaires de la force armée hors les murs et organisaient l'espace

---

<sup>23</sup> Chronique Siegen, p. 464.

<sup>24</sup> La présentation synthétique la plus récente se trouve dans Tom Scott, « The City-State in the German speaking Lands », dans Christopher Ocker *et al.* (dir.), *Politics and Reformation: communities, politics, nations, and empires. Essays in honor of Thomas A. Brady, Jr.*, Leyde, Brill, 2007, p. 3-65, ici p. 29. La superficie du territoire, environ 600 km<sup>2</sup>, était considérable et plaçait Erfurt parmi les plus grandes villes de l'Empire selon ce critère, ce qui est remarquable pour une ville non libre. À titre de comparaison, Nuremberg, l'une des principales villes d'Empire, possédait au Moyen Âge un territoire également estimé à 600 km<sup>2</sup> ; au XVI<sup>e</sup> siècle ce territoire doubla grâce aux récompenses accordées par Albert de Bavière pour l'engagement de la ville à ses côtés lors de la guerre de Succession de Landshut (1503-1505).

<sup>25</sup> Astrid Schmitt-Händel, *Der Erfurter Waidhandel an der Schwelle zur Neuzeit*, Francfort/Main, Lang, 2004.

<sup>26</sup> Sur l'histoire générale d'Erfurt : Wilibald Gutsche (dir.), *Geschichte der Stadt Erfurt*, Weimar, Böhlau, 1986 ; sur la mise en place des institutions urbaines et l'obtention des privilèges : Stephanie Wolf, *Erfurt im 13. Jahrhundert : städtische Gesellschaft zwischen Mainzer Erzbischof, Adel und Reich*, Cologne, Böhlau, 2005 ; sur la situation à la fin du Moyen Âge : Eberhard Holtz, « Zur politischen und rechtlichen Situation Erfurts im 15. Jahrhundert im Vergleich mit anderen mitteldeutschen Städten », dans Ulman Weiß (dir.), *Erfurt. Geschichte und Gegenwart*, Weimar, Böhlau, 1995, p. 95-105.

<sup>27</sup> Peter Willicks, « Die Konflikte zwischen Erfurt und dem Erzbischof von Mainz am Ende des 15. Jh. », dans Ulman Weiß, *Erfurt 742-1992. Stadtgeschichte, Universitätsgeschichte*, Weimar, Böhlau, 1992, p. 225-240.

militaire, et enfin organisaient aussi l'espace religieux de la ville. Diether en fit ainsi l'une des critiques majeures qu'il adressa à sa ville dans un placard diffusé par tout l'Empire et qui avait pour but de rappeler qu'Erfurt était sujet de l'archevêque et que la ville était dépourvue de liberté<sup>28</sup>.

La perception de l'événement par les chroniqueurs était ainsi liée à un contexte politique plus vaste que la ville, et bien pris et en compte dans le récit de l'événement. Les chroniqueurs en faisaient même une raison d'approuver ou de condamner la décision du Conseil. La compréhension de ce déplacement ne procédait ainsi pas tant d'un changement topographique que de l'affirmation ou la contestation des prérogatives du Conseil face à son seigneur et face au pouvoir spirituel, confondus dans le cas d'Erfurt.

Le contexte politique était aussi celui du bassin thuringien : la ville était une exclave de l'Electorat de Mayence, et c'était une enclave dans une région politiquement divisée mais de plus en plus sous la domination des Wettin, alliés fréquents (et souvent aussi par des liens familiaux) des archevêques de Mayence. Les ducs de Saxe, dont les possessions enserraient la ville, souhaitaient réduire les prétentions urbaines et diminuer la force économique erfurtoise qui concurrençait leurs propres villes<sup>29</sup>.

Mais là où Conrad Stolle percevait l'intérêt immédiat, temporel et pragmatique de la ville, Nikolaus von Siegen restait un chroniqueur ecclésiastique condamnant ce qu'il comprenait comme une atteinte à l'Église. Le seigneur d'Erfurt étant un seigneur ecclésiastique, c'était encore pire : les atteintes à l'Église et les atteintes au seigneur se cumulaient et contribuaient à faire du Conseil et des Erfurtois de mauvais sujets et de mauvais chrétiens. Au contraire, Conrad Stolle ne se plaçait jamais dans l'espace de l'Electorat mais écrivait à partir de la ville ; il faisait ainsi à plusieurs reprises de l'archevêque de Mayence un attaquant. Il établissait ce faisant les Erfurtois et leur Conseil comme de bons sujets conscients de leur place mais aussi de leurs devoirs vis-à-vis de la commune et de son plat pays. Il cita également les termes du traité de paix passé avec les ducs de Saxe en 1483, dans lequel les ducs avaient reconnu le caractère non agressif de la construction<sup>30</sup> – ils le pouvaient, ils avaient gagné la guerre. Cette

---

<sup>28</sup> C. Beyer (éd.), « Die zwei Anschläge des Erzbischofs Diether wider die Stadt Erfurt im Jahre 1480 », *MVGAE*, 14, 1890, p. 175-202. Dans sa réponse, aussi diffusée dans tout l'Empire, le Conseil répondait sur ce point en se prévalant des autorisations impériales et papales pour justifier de la légalité de la décision, et de ce qu'il ne s'agissait pas d'une rébellion (C. Beyer (éd.), « Der erste Anschlag des Rates zu Erfur... », art. cit.)

<sup>29</sup> Hans Patze et Walter Schlesinger (dir.), *Geschichte Sachsens*, t. 2 *Hohes und spätes Mittelalter*, et t. 5 *Politische Geschichte in der Neuzeit*, Cologne-Vienne, Böhlau, 1974 et 1982.

<sup>30</sup> « Et alors que nous [les ducs de Saxe] avons pensé que le château sur la colline Saint-Cyriaque près d'Erfurt devait être construit contre notre volonté et contre nous, nous n'avons plus telle opinion, ni que le château soit construit contre nous, mais pour les besoins, la protection et l'utilité de la ville d'Erfurt, [...] et nous, nos héritiers et successeurs doivent et veulent en cette affaire être en accord et en paix avec le Conseil et la commune d'Erfurt pour toujours et les laisser sans dommages », Chronique Stolle, p. 512-513.

position du chanoine peut aussi s'expliquer par son expérience personnelle : lui-même avait du, dans sa jeunesse, fuir le plat pays pour trouver refuge derrière l'enceinte urbaine, et il le relata dans sa chronique<sup>31</sup>.

Cette opposition s'explique non par la fonction sociale des deux hommes, tous deux ecclésiastiques, mais bien par leurs pratiques spatiales, leur expérience de la ville mais aussi de l'extérieur : de façon plus large, Conrad Stolle ne faisait pas dans sa chronique l'histoire d'une ville de monuments mais bien le récit de sa vie en ville, évoquant les rues, les commerces, et les gens. Au contraire des chroniqueurs précédents qui évoquaient les changements urbanistiques sans jamais faire figurer les habitants, Conrad Stolle faisait de la ville un organisme vivant et sujet à transformation – il signalait tous les incendies – et la peuplait ou la dépeuplait au gré des événements – il ne manquait jamais de décompter les victimes de ces incendies<sup>32</sup>. La ville n'était plus le simple cadre purement monumental où se manifestait l'autorité religieuse ou civique : elle devint dans les textes de la fin du XV<sup>e</sup> siècle et du début du XVI<sup>e</sup> siècle un espace peuplé d'hommes, de femmes et d'enfants, riches et pauvres, et « les Erfurtois » n'étaient plus simplement le collectif anonyme des bourgeois, acteur abstrait de l'histoire de la ville, mais bien l'ensemble d'une population habitant la ville et y partageant ses émotions. Cela se comprend, de façon générale, par son attachement visible pour une ville, et par son habitude de la parcourir. Enfin, contrairement aux autres chroniqueurs, Conrad Stolle s'inscrivait explicitement dans la ville et dans la foule des habitants – pensés comme habitants, et non seulement comme fidèles ou comme bourgeois. La ville qu'il construisit était le fruit d'une expérience sensible, du marcheur, du spectateur. Il voyait, sentait et entendait la ville et ses habitants ; il s'inscrivit aussi, à de multiples reprises, de façon explicite par l'usage du « je » (*ich*), dans l'espace qu'il décrivait<sup>33</sup>. Néanmoins, Conrad Stolle le fit principalement à l'occasion des destructions et non des constructions : les habitants étaient pour l'essentiel des morts, victimes d'incendies. Lorsqu'ils étaient vivants, ils étaient spectateurs admiratifs des spectacles urbains ou acteurs d'un urbanisme provisoire, celui des fêtes et des tournois<sup>34</sup>.

Enfin, dernier changement, l'affaire Saint-Cyriaque est aussi l'une des rares fois dans les chroniques où la population apparaît comme actrice de la ville et capable d'exprimer un avis sur les décisions du Conseil. Sans grande surprise, on trouve ces habitants animés chez Conrad Stolle. Attentif aux gens, Conrad Stolle l'était aussi à ce qu'ils disaient et aux rumeurs : alors

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 244.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 165, p. 172, p. 224, p. 294-296 notamment.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 238, p. 244.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 519-522.

qu'une inondation détruisit en 1491 une grande partie des récoltes de céréales et que les prix augmentaient, il rapporte que « certains disaient que c'était la faute de ceux d'Erfurt qui avaient cassé le couvent Saint-Cyriaque sur la colline devant Erfurt et avaient ici construit une forteresse<sup>35</sup> ». C'est l'indice d'une contestation d'au moins une partie de la population ; mais cette contestation n'a pas débouché sur des mouvements collectifs plus amples que l'expression orale en ville. Conrad Stolle présente ici cette contestation en l'associant à d'autres aspects de la contestation, de l'opinion publique et de la rumeur. Cette opinion publique était plurielle et on voit ici comme différents partis s'exprimaient en ville. Là où certains condamnaient les actions du Conseil pour des motifs religieux – les inondations comprises comme des punitions divines frappant une ville destructrice de couvent –, d'autres condamnaient justement ceux qui ne respectaient pas les décisions du Conseil – la disette était alors moins le résultat des inondations que celui de la désobéissance et du manque de compréhension des hommes qui refusaient d'appliquer les ordonnances prises par le Conseil pour parer à la situation.

Il n'y a pas d'autre trace d'une réaction populaire dans les archives. Il est vrai que les sources judiciaires ont disparu pour la période, mais néanmoins les chroniques opposées au projet auraient sans doute relaté des manifestations populaires d'opposition.

Cet aménagement revêtait une importance symbolique très forte : la ville agissait en seigneur et, si ce n'est contre, du moins sans son seigneur, qui n'était pas d'accord mais ne donna pas son avis puisque le Conseil s'adressa directement au pape ; c'était aussi la transformation d'un espace sacré, de prière, de femmes, en espace laïque, de guerre, d'hommes. Cette importance se lit dans l'enregistrement par les chroniqueurs erfurtois, qui, pour la première fois, écrivirent avec précision un aménagement architectural. La transformation du couvent Saint-Cyriaque en *Cyriaksburg* n'était pas seulement un changement topographique, c'était aussi une rupture scripturaire. Mais les aménagements ne donnèrent pas lieu, du moins dans les sources conservées, à une mobilisation collective, au moment où les événements se produisaient<sup>36</sup>. Les chroniqueurs se contentèrent dans un premier temps d'une réaction.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 451-452.

<sup>36</sup> La menace d'une amende brandie dans l'autorisation impériale peut l'expliquer, mais tout autant la crainte d'une attaque par les seigneurs ou un contexte plus vaste de protestation de la ville contre son archevêque, même si l'on ignore dans quelle mesure les bourgeois adhéraient aux actions du Conseil contre l'archevêque.

### 3 – Cinquante ans plus tard, une contestation collective sans objet ?

A l'exception de la rumeur évoquée par Conrad Stolle et d'une opinion publique divisée, il n'y a guère de traces d'une prise de position, contestatrice ou approbatrice, qui fût collective. Elle vint plus tardivement, longtemps après l'événement, et de façon relativement discrète, du moins hors de l'espace public, puisqu'elle ne prit pas la forme d'une action en ville. La contestation de la décision ne se fit pas dans l'espace urbain modifié mais se fit au contraire par la mémoire et la fixation de l'événement.

#### *Dépenser pour bâtir ? Folie des mauvais gouvernants*

Ce souvenir du déplacement des nonnes se retrouve à l'identique, comme d'ailleurs la relation des troubles, dans toutes les chroniques copiées au XVI<sup>e</sup> siècle à partir d'un modèle perdu. Ce texte, traditionnellement nommé la *Erfurter Bürgerchronik* (chronique bourgeoise d'Erfurt), doit plutôt être considéré comme un ensemble pluriel *des* chroniques bourgeoises d'Erfurt, puisque les copistes<sup>37</sup> introduisaient des variantes – ajouts, coupes ou changement de point de vue – qui pouvaient être considérables et changer largement le sens du texte copié. Néanmoins, la plupart des manuscrits, malgré les variations, relatèrent une histoire commune de la ville, depuis ses fondations mythiques au V<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'époque du copiste<sup>38</sup>.

Ces manuscrits furent écrits avant tout pour conserver le souvenir de « l'année terrible » d'Erfurt, et l'opinion du copiste à ce sujet. La « *tolle Jahr* », ainsi baptisée par les chroniqueurs, dura de juin 1509, lorsqu'une révolte éclata à propos des finances désastreuses de la ville, jusqu'en juin 1510 lorsque le patricien Heinrich Kellner fut pendu<sup>39</sup>. Le récit des événements occupe la majeure partie des manuscrits et est l'occasion, pour les chroniqueurs, de prendre parti contre les anciens conseillers, mais aussi contre le peuple déchainé<sup>40</sup>.

En juin 1509, exaspéré par la situation financière catastrophique de la ville et par l'augmentation des accises sur le pain, la bière et le vin, levées pour payer les intérêts de la dette et frappant fortement les habitants<sup>41</sup>, un groupe d'homme exigea de voir les livres de comptes.

---

<sup>37</sup> Il reste aujourd'hui une centaine de manuscrits produits entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>38</sup> L'une des versions a été éditée récemment : Friedhelm Tromm, *Die Erfurter Chronik des Johannes Wellendorf (um 1590) : Edition - Kommentar - Untersuchung*, Cologne, Böhlau, 2013.

<sup>39</sup> Theodor Neubauer, *Das tolle Jahr von Erfurt*, Weimar, Thüringer Volksverl., 1948 ; Robert Scribner, « Civic unity and the Reformation in Erfurt », *Past and present*, 66, 1975, p. 29-60 ; Ulman Weiß, « Das Tolle Jahr von Erfurt », *MVGAE*, 71 (N.F.18), 2010, p. 23-35.

<sup>40</sup> Friedhelm Tromm, *Die Erfurter Chronik des Johannes Wellendorf (um 1590)*, *op. cit.* ; je me permets de renvoyer également à Morwenna Coquelin, « L'année terrible' d'Erfurt et sa mémoire : trouble, division et défaite au fondement d'une nouvelle identité urbaine ? », *Les Cahiers du CRHIQ*, 4, « L'écriture et la mémoire des révoltes et des révolutions », Stéphane Haffemayer (dir.), 2013.

<sup>41</sup> La ville devait en effet, suite à sa défaite en 1483 face à son archevêque allié aux ducs de Saxe, verser 40 000 florins au premier et 150 000 au second. Ces sommes astronomiques avaient entraîné l'obligation de contracter de

Le récit de l'année terrible commence avec cette demande. Le refus des conseillers de présenter les registres, la morgue de leur réponse, exacerbèrent les tensions et la colère des bourgeois qui se plaignaient à la fois de la fiscalité eait au récit de la démarche une liste des explications à cette banqueroute ou quasi-banqueroute. Le chroniqueur en identifia cinq, reprises termes à termes ou presque, comme l'ensemble du récit, par les manuscrits anonymes conservés aux Archives municipales d'Erfurt et produits au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>. La première cause était le conflit avec le duc de Saxe ; la seconde la lutte aux côtés de l'empereur contre le duc de Bourgogne, ce qui montre aussi les ennuis qu'il pouvait y avoir, pour une ville, à être trop proche de l'empereur et à l'assister en ville autonome. La troisième cause était la construction de la forteresse Saint-Cyriaque. La quatrième cause était le conflit avec l'archevêque Diether, la cinquième cause le traité de Magdeburg passé avec l'archevêque Berthold. Voici le traitement réservé à la *Cyriaksburg* :

Troisièmement, on a commencé à construire la forteresse Saint-Cyriaque, qui était un couvent de moniales, et cela a coûté beaucoup d'efforts et de travail, pour obtenir l'autorisation du pape, de l'empereur et des princes territoriaux, et cela a aussi coûté beaucoup d'or et de bien, et, en même temps qu'on demandait l'autorisation du pape, de l'empereur et des princes, un Conseil devait aussi faire construire un nouveau couvent pour les nonnes, près de Saint-André, en 1479, ce qui a aussi coûté beaucoup d'argent, et tout ceci se produisit avant que l'on ne commençât à construire la forteresse, et cette construction contribua beaucoup au mauvais gouvernement, comme vous l'entendrez plus tard. Ensuite on commença à construire la forteresse en 1484, ce qui coûta une somme d'argent et de biens innommable, ce qu'aucun homme ne croirait, je dis en vérité qu'on pourrait tirer une caisse de malt pleine d'argent des espaces construits sur cette colline, et qu'on n'en a aucun revenu. Ceci fut aussi une grande cause de la dette et du mauvais gouvernement, et va durer encore de nombreuses années, avec les travaux et les tours de guets, et on n'en tire aucun bénéfice, [...] mais un grand désordre pour les pauvres bourgeois toute l'année, et beaucoup de souci devaient en sortir<sup>43</sup>.

Le coût considérable de l'aménagement était lié aux travaux, mais aussi aux dépenses pour obtenir l'accord du pape et de l'empereur, à l'entretien, à l'armement de la forteresse, aux soldats qui la gardaient. Le souvenir de cet aménagement prit la forme d'une dénonciation des mauvais gouvernants et de leur folie dépensière, aboutissant à des infrastructures littéralement ruineuses et dont la ville ne tira pas d'utilité. Cette explication revient dans tous les manuscrits du XVI<sup>e</sup> siècle avec très peu de modifications. En ce sens, on peut alors parler d'une mobilisation collective : un groupe d'hommes s'empara d'un texte fondateur et le copia, le

---

nombreux emprunts et, pour faire face à ceux-ci, l'obligation de lever de nouveaux impôts. Wilibald Gutsche (dir.), *Geschichte der Stadt Erfurt*, op. cit. ; Peter Willicks, « Die Konflikte zwischen Erfurt und dem Erzbischof von Mainz am Ende des 15. Jhs », art. cit.

<sup>42</sup> Ont été consultés pour l'étude : StAE 5/100-4, 5/100-8 à 12, 5/100-14, 5/100-16 à 18, 5/100-20, 5/100-71, 5/100-89, 5/100-91.

<sup>43</sup> Chronique de Cunrad Kelner, Staatsbibliothek Bamberg, J. H. Msc. Hist. 99, f. 129-130 (« *Woher die grosse Schuld und Unrath der Stadt Erfurdt kommen ist* » [D'où la grande dette et mauvais conseil d'Erfurt sont provenus]).

recopia, le fit circuler en ville et dans les villes voisines. L'écriture même était ici l'acte de protestation et une forme de manifestation. La circulation et la reprise abondante du texte original donnèrent une dimension collective à la critique, par la mise en place d'un regard commun sur le passé, sur l'urbanisme et sur le rôle du Conseil. Mais pourquoi s'agiter, se mobiliser alors que le projet est décidé depuis longtemps, et l'aménagement enfin terminé ?

### *Souvenir décalé, contestation à retardement*

La mobilisation était décalée, et la mention de l'aménagement et sa critique l'étaient tout autant dans les chroniques : le paragraphe cité figure au début du récit de l'année 1509, et non pour l'année de prise de décision ou de début de la construction (1478-1482). L'événement apparaît donc comme un écho et non en lui-même ; d'ailleurs seule l'année du début des tractations est évoquée, avec la mention du coût extrême du projet.

Cette critique d'un aménagement déjà ancien et intégré au paysage urbain enfla et se fit véritablement mobilisation collective : la copie du texte se poursuivit tout au long du XVI<sup>e</sup> siècle et la contestation s'étira ainsi sur une centaine d'années. La temporalité de cette critique dépassait celle de l'événement lui-même ; le temps de l'aménagement et le temps de la mobilisation étaient différents. La mobilisation ne peut donc alors être comprise comme une réponse à un changement dans l'urbanisme. En réalité, elle se détache ici des travaux dont il est question pour être associée à un autre événement, la révolte de 1509-1510. La mobilisation opéra un déplacement de l'aménagement, associé à un événement qui se produisit trente ans plus tard.

Cet événement n'était pas qu'une tension fiscale et économique : les tensions entre partisans de l'archevêque, partisans des ducs de Saxe et partisans des libertés du Conseil étaient attisées par la situation de crise. En outre, assez classiquement, la révolte était aussi celle d'un groupe non pauvre, mais écarté du pouvoir, et désireux de l'exercer<sup>44</sup>. C'est ce groupe d'artisans aisés, opposés aux anciennes familles de l'élite urbaine, qui écrivit et copia la *Bürgerchronik*. L'utilisation de cet aménagement négatif comme point de critique d'un gouvernement jugé mauvais participait donc de la construction du groupe copiant et lisant cette chronique comme un groupe positif, porteur des valeurs du bon gouvernement, et dont l'entrée dans le Conseil à la faveur d'une révolte se trouvait ainsi légitimée. La mobilisation contre une politique urbanistique n'avait pas d'objectifs urbanistiques – le projet était de toute façon payé et réalisé – mais servait la construction et l'affirmation de l'identité d'un groupe, une identité de

---

<sup>44</sup> Bernd-Ulrich Hergemöller, *Upplo - Seditio : Innerstädtische Unruhen des 14. und 15. Jahrhunderts im engeren Reichsgebiet. Schematisierte vergleichende Konfliktanalyse*, Hambourg, Kovač, 2012.

protestation par rapport au gouvernement ancien, une identité éthique de bon gestionnaire et bon gouvernant, une légitimité enfin de nouveaux membres du Conseil.

La mobilisation fut ainsi un transfert et le récit contestataire devint un souvenir-écran où d'autres enjeux furent projetés – les luttes internes à la ville et le conflit avec son seigneur-archevêque. La mémoire de construction et d'organisation de la ville dévoilait ainsi, par le biais du souvenir critique dont elle fait l'objet, d'autres facteurs de construction de la ville, souterrains, parfois *a posteriori* et immatériels. La transformation urbanistique devint un motif dans la dénonciation des mauvais gouvernants et la contestation n'est anachronique qu'en apparence : ce n'était pas tant la transformation du monastère qui était dénoncée que ses conséquences financières, réelles ou supposées, pour la ville, et au travers elles l'incurie d'un gouvernement que les chroniqueurs et copistes avaient contesté et renversé. La dénonciation de cette décision urbanistique valait justification et légitimation de l'action des bourgeois. L'aménagement de la *Ciriaksburg* devint ainsi un nœud de la mémoire erfurtoise, nœud porteur d'enjeux qui le dépassaient largement et qui étaient centraux dans la construction d'une identité urbaine : le lien au seigneur et la force du lien, la protection des habitants par le Conseil, le bon gouvernement qui se manifestait par cette protection militaire, mais aussi par une gestion raisonnée des finances urbaines et un arbitrage entre les intérêts défensifs et la préservation des ressources et de l'équilibre budgétaire, la participation des bourgeois de la commune au gouvernement civique.

Quand Nikolaus von Siegen réagissait de façon contemporaine à un événement qui contrevenait à sa vision du monde, clairement perçue (défense de l'Église et de ses représentants), les chroniqueurs du XVI<sup>e</sup> siècle utilisaient ce souvenir pour exprimer leur désaccord et leur désapprobation envers un groupe de familles et transposaient la critique de la politique de la ville envers l'Église à une critique de la gestion des finances publiques. Il leur était difficile en effet de prendre parti pour l'Église ou pour l'archevêque, puissances extérieures à la ville et largement critiquées : prendre à leur compte les *topoi* du bon gouvernement et du bien commun était plus simple et plus approprié à leur projet d'écriture. La mobilisation à retardement servit ainsi de révélateur à d'autres tensions sociales. En ce sens, la chronique de l'affaire Saint-Cyriaque n'était pas différente au XVI<sup>e</sup> siècle de ce qu'elle fut dans les années 1480 : moins l'enregistrement d'un souvenir, c'était l'expression d'une critique ou d'un soutien au gouvernement urbain dans un contexte de tension et de redéfinition du partage des pouvoirs entre le seigneur et les bourgeois et entre les bourgeois eux-mêmes.

Le déménagement des nonnes cristallisa donc tous les enjeux caractérisant le gouvernement erfurtois : l'ambivalence de la position juridique et l'étendue relative des pouvoirs du Conseil, la tension entre spirituel et temporel, le tropisme thuringien d'une ville mayençaise, l'influence locale des ducs de Saxe, la difficulté enfin de se défendre légitimement face aux princes territoriaux voisins et face à un seigneur éloigné. L'écriture du passé servait un projet toujours actuel ; la contestation d'un aménagement entériné et terminé, qui peut sembler d'abord bien vaine, était au contraire d'une brûlante actualité pour des bourgeois soucieux de présenter leur participation à une révolte, et leur entrée en force au Conseil, comme un acte légitime. En outre, présenter leur époque comme la conséquence et la continuité de ce qui s'était passé auparavant permettait un ancrage du nouveau groupe consulaire dans le passé erfurtois - les causes de la faillite étaient d'ailleurs toutes inscrites dans un temps relativement long, couvrant plusieurs décennies, ce qui montrait à la fois la longue durée du mauvais gouvernement et les longues souffrances des bourgeois, qui se légitimaient d'autant plus qu'ils avaient d'autant plus longtemps souffert pour et dans leur ville.

Si les chroniqueurs et copistes prenaient toujours la plume pour servir un pouvoir, celui-ci avait changé ; le contrôle de l'écriture n'était plus aux mains du même groupe et ce déplacement devait aussi être légitimé par une nouvelle mémoire et une nouvelle attitude face aux changements urbains. Il ne s'agissait plus d'enregistrer les belles constructions voulues par le Conseil, mais de signaler les erreurs coûteuses dans la politique monumentale des conseillers évincés pour mieux soutenir la prise de pouvoir par un nouveau groupe, lequel se garda bien d'évoquer ses propres constructions. La ville ainsi construite n'était pas plus peuplée ; elle se construisit non plus sur l'absence de changements que sur la négation de ceux qui avaient été décidés précédemment, au moment où la croissance démographique, topographique et territoriale s'était arrêtée et où les chroniqueurs cherchaient des responsables.

Le déménagement des nonnes et la transformation de leur monastère fut donc bien le point de départ d'une mobilisation collective et d'une mobilisation sociale, puisque l'écriture mobilisée contribua à créer et à définir un groupe. Mobilisation publique, c'est autre chose, sauf à définir une publicité très réduite. La réaction des habitants est très absente des chroniques - à l'exception d'un écho de rumeur - et les textes ne cherchent pas à rendre compte de ce qui se passait en ville, mais n'expriment que les opinions des chroniqueurs. L'absence des habitants ne s'explique donc pas seulement car les faibles n'accédaient pas à la parole : la forme de la contestation inscrite dans les chroniques dépend largement du projet mémoriel du

chroniqueur. L'analyse de ce projet repose sur la recherche de traces éparses et sur l'interrogation des silences, qui rend nécessaire la lecture *in-extenso* des chroniques pour comprendre la place de chaque élément dans un système plus vaste. Le découpage des textes, qui peut servir à la recherche d'informations ponctuelles, ne permet pas d'en saisir la logique ni les particularités de chaque item rapporté. Le rythme des mentions, leurs places dans les chroniques, leurs longueurs relatives, doivent être pris en compte.

Cette mobilisation du souvenir se fit à Erfurt en deux temps, suivant immédiatement les faits d'abord, puis plus d'un demi-siècle après, au service de vainqueurs en quête de légitimité, à la victoire incomplète, qui durent exercer le pouvoir avec une partie des anciens patriciens qui bénéficièrent d'une amnistie en 1516 ; vainqueurs qui se légitimaient, aussi, en rappelant paradoxalement leur échec à empêcher la construction de la *Cyriaxsburg*. Ils nouèrent dans la mémoire et l'histoire d'Erfurt un *topos* qui ressurgit ensuite, notamment dans l'historiographie bourgeois du XIX<sup>e</sup> siècle, et dont on peut ainsi mesurer toute l'efficacité<sup>45</sup>.

La mémoire de cette décision révèle les tensions à l'œuvre en ville ; la mobilisation était en réalité moins liée aux évolutions monumentales qu'à d'autres enjeux et la contestation est moins celle d'un aménagement que celle d'un pouvoir aménageur. Il n'est pas question bien sûr de chercher un enregistrement qui fût neutre : le chroniqueur n'était jamais un enregistreur sans regard, sans position ; il sélectionnait et composait le passé qu'il voulait retenir. Néanmoins, replacer les prises de position dans leur contexte et surtout dans les projets d'écriture des chroniques, au-delà du récit du déménagement des nonnes, permet aussi de comprendre comment cette transformation urbanistique devint une « affaire » et un problème ; comment elle fut intégrée à la mémoire urbaine et à l'écriture du passé de la ville. L'événement en lui-même n'a qu'un intérêt limité : des nonnes ont dû déménager, soit. Mais c'est justement que l'événement en devînt véritablement un, écrit, enregistré, intégré à la mémoire urbaine, qui fit événement dans le contexte chronistique erfurtois. On y lit moins des changements dans la façon d'écrire l'histoire de la ville et de son architecture que dans les raisons de l'écriture.

Le type de source disponible pour une étude des aménagements urbanistiques erfurtois incite aussi à cette étude d'une réorganisation, d'une réinterprétation et d'une représentation de la ville : l'absence de source de la pratique interdit d'observer des réactions plus immédiates. Les textes conservés montrent au contraire comment l'espace était produit par les chroniqueurs, quand bien même cela ne se faisait que par quelques mentions. L'écriture de

---

<sup>45</sup> Ainsi par exemple chez Wilhelm von Tettau, « Beiträge zu einer vergleichenden Topographie und Statistik von Erfurt », *MVGAE*, 12, p. 1-220, qui reprend à son compte le lien construit dans les chroniques entre le coût de la forteresse et la faillite urbaine (p. 79). Aussi Georg Liebe, *Das Kriegswesen der Stadt Erfurt von Anbeginn bis zum Anfall an Preußen nach archivalischen Quellen*, Weimar, Emil Felber, 1986.

l'espace urbain, en un temps où les figurations d'Erfurt n'existaient pas, était une représentation autant qu'une construction spatiale à usage d'un public et d'une conscience de la ville.